

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

Siège social : 33 rue Bossuet, F 69006 LYON

Rédaction : R. ALLEMAND

L'épopée de la fluorite française

Alexis Chermette

193 avenue Félix Faure, 69003 Lyon.

Résumé. — L'histoire de la production française de fluorite est décrite des origines à nos jours, avec les aléas historiques et les fluctuations économiques subis.

The French fluorite

Summary. — The story of the French fluorite production is told, from its beginning in the mid-19th century to these days, as it was influenced by historical and economic turmoil.

Pendant toute la durée de notre siècle, la France a été un producteur très significatif de fluorite. Notre pays avait été, il est vrai, bien pourvu par la nature, le Massif Central français s'étant révélé comme un des points du globe les plus riches en occurrences fluorées.

Sur les 10 millions de tonnes de fluorite marchande produites pendant ce siècle sur notre territoire, le Massif Central en totalise à lui seul la moitié, soit 5 millions de tonnes, la France s'attribuant 8 % des 125 millions de tonnes produites dans le monde pendant cette même période. Ayant suivi de près cette industrie extractive pendant trois quarts de siècle, j'ai estimé être bien placé pour en relater l'évolution avant que le souvenir n'en soit entièrement effacé à travers les 25 départements qui y ont contribué à des titres très divers. Rappelons, pour mémoire, que la fluorite n'a jamais été produite sur notre territoire que par des gîtes filoniens.

LES LOINTAINES ORIGINES

On ne peut affirmer que la fluorite ait été recherchée à des fins industrielles sur notre territoire en des temps très anciens. On a bien retrouvé de vieux travaux miniers et des témoins d'anciennes fonderies dans le secteur fluoré d'Alban dans le Tarn (mine du Burc) datés de l'époque gallo-romaine, mais on a tout lieu de croire que les anciens mineurs recherchaient plutôt le cuivre associé à la fluorite et non pas cette dernière.

AGRICOLA avait bien en 1566, dans son « *Re metallica* », signalé déjà l'emploi de la fluorite comme fondant dans les opérations métallurgiques.

Je rappellerai par contre que Martine de BERTEREAU (1590-1654), cette femme hors du commun qui, en compagnie de son mari, parcourait le royaume en quête de gisements métallifères, avait bien remarqué à Saint Laurent les Bains (Ardèche) l'existence « d'un quartz verdâtre qui annonce une mine de cuivre ». Il s'agissait en réalité d'un élément, dit de La Tour, d'un système filonien de fluorite largement exploité en notre siècle. C'est, à mon avis, la plus ancienne allusion à la présence d'un gîte de fluorite sur notre territoire, en dépit d'une petite erreur d'identification bien excusable à cette lointaine époque.

DES ORIGINES A 1914

Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle pour voir apparaître les premières tentatives d'exploitation de la fluorite, mais toujours pour satisfaire des besoins très ponctuels (verrerie, céramique). Les filons qui seront exploités plus tard sont en général déjà connus mais les mineurs s'intéressent surtout aux minerais métalliques, et les usages de la fluorite sont si limités. C'est ainsi que le filon historique de Votennes aux environs d'Autun, dans le Morvan, déjà signalé en 1783 dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, n'avait fourni pendant longtemps que des échantillons pour les cabinets de minéralogie. Ce n'est qu'en 1861, que l'exploitation de la fluorite sera ouverte par l'Ingénieur des Mines Georges de CHAMPEAUX. Dans la Haute-Loire, M. MAUSSIÉ, Ingénieur des Mines à Saint-Galmier (Loire), qui avait acquis en 1872 la concession de Langeac y découvre quelques indices de cuivre mais surtout une formation très importante de fluorite près du petit village de Barlet.

Dans le Puy-de-Dôme, en 1876, le filon de Martinèche en Saint-Jacques d'Ambur fournit de petites quantités de fluorite livrées par voitures à chevaux et même à vaches aux fonderies de plomb de Pontgibaud à une distance de 14 kilomètres. Dans le Puy-de-Dôme également, le filon du Beix est découvert près du village de Lastic, il sera exploité pendant trois quarts de siècle.

De 1900 à 1905, Victor LASSALLE, jeune prospecteur exploite le petit filon de fluorite dit des « Fougerettes » près de la station thermale de Nérès les Bains (Allier). Il s'agissait d'une variété violette de fluorite d'un bel effet décoratif qu'il se plut à appeler « fluorite améthyste » et qui sera essentiellement utilisée dans l'ornementation.

L'Aveyron (gîte du Keymar) et la Haute-Saône (Mont de Vannes) figurent pour une courte période parmi les départements producteurs pendant que le gisement du Pourtalet (Pyrénées-Atlantiques), découvert en 1860 par le minéralogiste DESCLOIZEAUX fournit quelques centaines de tonnes de minerai transporté en charette jusqu'à Laruns à 30 kilomètres.

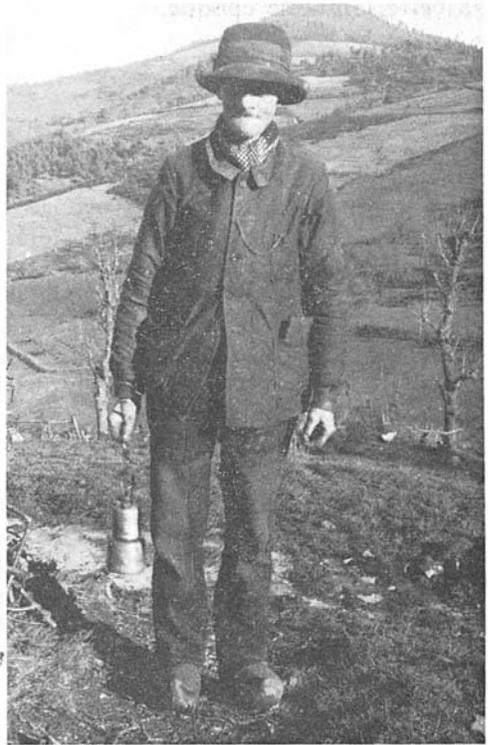
LA PÉRIODE D'ENTRE DEUX GUERRES

A la veille de la première guerre mondiale, sept départements français fournissent de l'ordre de 7 000 tonnes de fluorite, le département de la Haute-Loire venant très largement en tête. Malgré le manque de statistique officielle, il est vraisemblable que la situation n'ait pas beaucoup évolué pendant la

période des hostilités. Mais à partir de 1923, la production française va s'accroître considérablement en fonction de la nouvelle conjoncture économique. Le développement de l'industrie métallurgique dans les provinces recouvrées et des fabriques d'aluminium dans les vallées alpines vont beaucoup augmenter les besoins en fluorite. Dès 1924, la production française dépasse 24 000 tonnes et connaîtra une très rapide expansion jusqu'à la grande crise économique des années 30.



Wagon de voyageurs du petit train de Langeac (1934).

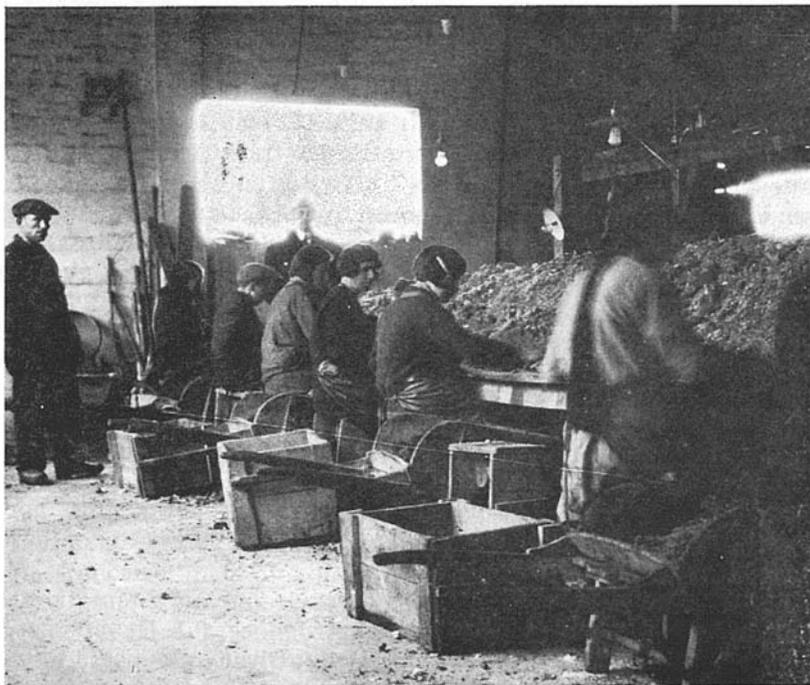


Le maître-mineur GIRARDIN, ayant travaillé plus de 50 ans à la mine du Barlet.

Cette période sera caractérisée par le développement des gîtes traditionnels qui vont accroître sensiblement leur capacité de production. Dans la Haute-Loire, l'affaire de M. MAUSSIER a été rachetée par la « Société des Mines et Gisements de Barlet-Langeac » qui va intensifier la production de la fluorite qui était mitoyenne de la houille extraite jusqu'en 1925 par la « Société des Houillères de Marsanges ». Le charbon et la fluorite étaient évacués conjointement par un pittoresque petit chemin de fer à vapeur à voie de 60 sur une distance de 6 kilomètres, un wagon de voyageurs était adjoint à la rame pour le transport des visiteurs. De l'exploitation de Marsanges, on retiendra surtout l'existence d'une énorme colonne de fluorite dont la puissance a pu atteindre le chiffre inégalé de 18 mètres. L'affaire avait été rachetée par la Compagnie Alais-Forges et Camargue (A.F.C.) devenue ensuite Pechiney.

Une exploitation distincte de la précédente et enclavée dans cette dernière existait depuis longtemps à Marsanges. Ouvert par M. PLANTIN, le chantier devait passer successivement au gendre de ce dernier, M. CHOSSON et à son gendre M. LEBRAT qui l'exploitera pendant trois quarts de siècle.

La mine du Beix est toujours exploitée par les Ets Teisset-Kessler fondés par Jacques KESSLER, chimiste lorrain d'origine qui s'était établi en Auvergne après 1870 et qui industrialisa la fabrique de l'acide fluorhydrique au moyen de l'appareil portant son nom. Le Directeur en était, depuis 1914, Louis SIRE (1872-1938) qui installa pour la première fois en France la perforation mécanique sur la mine du Beix.



Triage à la main du spath fluor, à la mine du Beix (1930).

Une intense activité de recherches règne partout et de nouveaux gisements apparaissent. Dans les environs de Paulhaguet (Haute-Loire) diverses occurrences de fluorine donnent lieu à quelques tentatives d'exploitation dans la vallée de la Senouire, affluent de l'Allier, pendant que dans le Puy-de-Dôme, plusieurs veines satellites du filon du Beix (Boisset, La Rochette, Bisage, le Four) sont à leur tour l'objet de travaux.

En Saône-et-Loire, le filon du Crôt Blanc en Grury, au nord de Bourbon-Lancy, qui avait donné lieu à quelques reconnaissances en 1855 et tout au début du siècle est repris par la Société « La Barytine » qui en fait la première exploitation de fluorite vraiment industrialisée en France. Le promoteur en était Victor LASSALLE que nous avons déjà rencontré à Néris les Bains dans l'Allier et qui devait apporter une contribution majeure à la mise en valeur des gîtes fluorés en France.

Le département de l'Ardèche prend rang en 1924 comme nouveau producteur avec la mise en valeur du gîte de Saint Laurent les Bains connu depuis longtemps. L'extraction de la fluorite y est entreprise par Edgar JAMMES (1899-1971), figure attachante de chercheur passionné qui s'attaque aux filons de Lantigné dans le Beaujolais.

La Société d'Electrochimie (Ugine) exploite dans les années 20 dans le Rhône les filons de Pollionnay et de Saint Etienne les Oullières.

Dans l'Indre, le filon du Rossignol est travaillé par plusieurs exploitants dont MM. SCHNEIDER et Cie. Dans l'Aveyron, le gisement du Keymar situé au nord de Rodez est exploité par la Société anonyme de Commentry, Fourchambault et Decazeville pour ses propres besoins.

En 1927, une partie du gisement de Voltennes allait être amodiée pour un temps à un industriel M. MAHIEU qui équipe de manière moderne deux anciens chantiers aux extrémités nord et sud du champ filonien. L'exploitation était reliée par un embranchement particulier au chemin de fer départemental d'Autun à Château-Chinon. En 1939, M. MAHIEU cède ses droits à la Société Péchiney qui n'effectuera que quelques travaux de reconnaissance.

Dans les Pyrénées, des travaux sont exécutés au cours des années 20 dans la Haute-Vallée de l'Ariège près du hameau « Les Cabanes » sur une formation fluorée enclavée dans une structure de fer cabonaté. Plusieurs centaines de tonnes de fluorite ferrugineuse sont livées aux Aciéries du Boucau près de Bayonne.

Un jeune ingénieur des Mines, P.J. HERBINGER, fait quelques recherches dans les Vosges. Nous le retrouverons dans le Var où la Société d'Entreprises, Mines et Carrières de l'Estérel entreprend la mise en valeur du faisceau fluoré de Font Sante, au nord-est de Fréjus dans le massif du Tanneron. En 1930, le Var prend une place significative dans la production française dont la majeure partie est exportée aux Etats-Unis, la France en étant alors un important fournisseur. La production française s'envole pour atteindre 58 000 tonnes en 1930 mais la crise économique des années 30 la fait tomber en 1934 à 14 000 tonnes, son point le plus bas .

On note pourtant au cours de cette période quelques tentatives de mise en valeur de nouveaux gisements. Dans les Ardennes, P.J. HERBINGER étudie le premier le gisement de Foisches près de Givet qui passera ensuite à M. MAHIEU lequel fera la première tentative de mise en valeur du gîte stratiforme de Marigny, près de Corbigny (Nièvre). La reprise s'amorce en 1935 et, en 1939, la production atteint le chiffre record de 63 000 tonnes dépassant celui de 1930.

DE 1945 A NOS JOURS. DÉCLIN DES GÎTES TRADITIONNELS. LES GRANDES DÉCOUVERTES.

La période de guerre (1939-1945) entraîne une nouvelle chute verticale de la production qui retombe, en 1944, à son niveau de 1934. Plusieurs chantiers sont mis en sommeil, d'autres subiront des destructions au moment de la Libération (1944).

La nouvelle conjoncture née de la guerre commande la modernisation des sièges de production afin d'aborder avec le maximum de compétitivité la reprise qui s'annonce en 1947. La période d'après-guerre sera marquée à la

fois par le déclin progressif des gîtes traditionnels et par la découverte de nouvelles et substantielles réserves qui seront mises en valeur avec les procédés les plus efficaces de la technique moderne. Des perspectives nouvelles seront offertes à un type de gîte nouveau, moins riche que les filons, mais concernant de gros volumes exploitables économiquement en carrière à ciel ouvert.

La Société d'Electrochimie entreprend de son côté un vaste programme de prospection dans le sud du Massif Central pour aboutir à l'individualisation d'un nouveau district fluoré d'une grande importance économique dans le département du Tarn aux environs de la localité d'Alban à l'est d'Albi.

Entre temps, de nouvelles installations voient le jour en vue de moderniser le traitement des minerais. Un ingénieur de la Société d'Electrochimie, Jean BEAULATON installe le premier atelier de flottation de la fluorite en France à l'usine de Pierre-Bénite de la société dans la banlieue sud de Lyon. Une autre usine semblable est construite à Chambaret au sud de Langeac par la Société Alais-Froges et Camargue, le nouvel atelier entre en fonctionnement en 1946.

Dans le Puy-de-Dôme, la Société d'Electrochimie exécute quelques travaux dans le secteur de Saint Jacques d'Ambur (la Chazotte, Martinèche) pendant que les Ets Teisset-Kessler équipent de façon moderne leur mine du Beix dont les installations avaient été détruites en mai 1944.

Dans le Var, P.J. HERBINGER reprend l'exploitation du système du Garrot, près du barrage de Malpasset qu'il avait déjà travaillé avant la guerre. La Société « L'Entreprise, Carrières et Mines de l'Estérel (SECME) », filiale de Péchiney, met en œuvre le gisement de Font Sante dans le Massif du Taroner.

Dans les 25 années qui vont suivre (1947-1972), la production va prendre une marche rapidement ascendante pour quintupler en 1971 (plus de 300 000 tonnes) par rapport à 1939. Les gisements classiques du Massif Central (Votennes, Langeac, le Beix) apportent encore une contribution majeure à la production française, mais on commence à songer à leur remplacement.

En 1961, le gîte de Voltennes qui était exploité depuis un siècle par la famille DE CHAMPEAUX, est cédé par cette dernière à la « Société Minière et Métallurgique du Chatelet » qui l'équipe industriellement avec atelier de concentration en milieu dense, un atelier semblable étant installé à la mine du Beix. Dans la Haute-Loire la Société Péchiney, devenue Péchiney-Saint-Gobain, met en exploitation le filon de la Dreyt pour remédier à l'épuisement progressif du faisceau de Marsanges, exploité depuis plus de 80 ans. La nature très siliceuse du minerai exige l'adjonction d'un atelier de préconcentration à l'usine de flottation de Chambaret au sud de Langeac.

Les premiers travaux de reconnaissance du filon de la Dreyt avaient été exécutés en 1923 par MM. PERUCCI et DELABRE au nord du village de Barlet. A la même époque, M. DELABRE avait commencé à travailler le filon de Chavagnac-Lafayette dit aussi des Sauces à une dizaine de kilomètres au nord-est de Langeac. Le petit train à voie de 60 qui évacuait le minerai de Marsanges depuis plus d'un demi-siècle était remplacé par une route en 1965. M. LEBRAT continue à travailler l'exploitation de Costes Bois Marsanges enclavée dans celle de Péchiney et exécute quelques travaux de reconnaissance sur les formations très diffuses de Loubaresse au Nord de Saint Laurent les Bains dont l'exploitation est reprise en 1949 (Société française du Spath-Fluor). Le filon

très lenticulaire de Champotré (Creuse) situé à 25 km au sud-est de Chaillac est exploité pendant quelques années (1953-1964) par les Ets Roques et Cie de Limoges. Dans le même secteur, les Aciéries de Paris et Outreau qui exploitent au ralenti pour leurs propres besoins le gîte du Rossignol, mettent à jour le filon de Baraize et plus récemment le filon de Peurault.

Tentative sans lendemain de MM. LEBRUN et CARRE (1952) sur le filon de Piboul, canton de Marvéjols (Lozère) et de la Compagnie française d'exploitation minière au nord de Cluny (Saône-et-Loire) sur un indice fluoro-barytique dépourvu de continuité. Cette même société entreprend quelques recherches dans le Beaujolais (Lafont, Croix-Rosier, Arbuissonnas) et poursuit par intermittence l'exploitation de Lantignié près de Beaujeu.

Assez grande activité de recherches dans le département du Puy-de-Dôme où la Société éphémère « Mineralia » exécute quelques travaux (1958-1959) sur le filon de fluorite de Combronde au nord de Riom et sur les filons de Boisset et de la Rochette au nord du Beix. Dans le secteur de Saint Jacques d'Ambur, la Société du Chatelet reprend temporairement les filons des Isserts et de Martinèche-la Barre avant de reporter toute son activité sur le gisement de Voltennes qu'elle vient d'acquérir. Dans l'Aveyron, une reprise du gisement de Valzergues découvert en 1927 par Victor LASSALLE est tentée sans succès par la Compagnie française des Mines de Deze. Le gisement est surtout connu par les beaux cristaux centimétriques de fluorite qui y ont été trouvés (filon jaune).

Les grands faits nouveaux de cette époque vont se situer dans le Midi de la France. C'est d'abord la mise en valeur par Ugine des gisements découverts en 1943 dans l'Albigeois cristallin du secteur d'Alban. Le cuivre qui s'y trouve associé à la fluorite avait été recherché par les gallo-romains dont on a retrouvé d'importants travaux à plus de 50 mètres de la surface. Les filons du Moulinal, de Francimant, du Burc sont successivement mis en exploitation. Dans la partie tout à fait septentrionale du district, la Société minière du Spath-Fluor (SOFLUOR) commence à travailler la longue structure filonienne de Trebas en bordure nord de la vallée du Tarn. Le cuivre y avait été aussi recherché par les gallo-romains et les vertus curatives des eaux de Trébas très chargées en cuivre étaient déjà connues des légionnaires romains. Dans le même secteur de l'Albigeois, quelques travaux intermittents sont exécutés sur divers filons des environs d'Alban (Coutery, Margou).

La fluorite est très peu répandue dans les Alpes françaises dont la tectonique souvent complexe est assez peu compatible avec l'existence de gîtes filoniens présentant un certain caractère de continuité. Pourtant, l'intérêt devait se porter dans les années 1960 sur un système filonien inclus dans le massif du Rocheray au-dessus de Saint Jean de Maurienne (Savoie). Le filon de Bois-Feuillet dans lequel la fluorite est associée à la galène, laquelle avait été exploitée par les mineurs sardes du temps où la Savoie était italienne, va être le siège de travaux de reconnaissance qui aboutiront à la mise en évidence de plusieurs centaines de milliers de tonnes de fluorite associée à des sulfures en teneurs économiques.

Le gisement du Col du Pourtalet (Pyrénées-Atlantiques) est repris par la « Société pour la réalisation et l'étude de mono-cristaux (SOREM) » qui s'est spécialisée dans son laboratoire de recristallisation de cristaux de fluorite optique utilisés dans l'infra-rouge et dans l'ultra-violet.

Le secteur pyrénéen va devenir le centre le plus important de la production de la fluorite en France avec la mise en valeur des nouvelles ressources trouvées dans le département des Pyrénées-Orientales. La présence de la fluorite y avait été déjà signalée avant 1914 par le métallogéniste français DELAUNAY, dans la concession des mines de fer d'Ecao exploitées par la Société Denain-Anzin sur les contreforts nord du Massif granitique du Canigou, mais elle ne devait y être identifiée qu'en 1955. Fait curieux, cette fluorite ferrugineuse se présentant en gros amas interstratifiés dans des structures de sidérite exploités pour le fer avait été prise pour de la silice alors que les galeries de reconnaissance du fer avaient pu en recouper en traversées horizontales plusieurs dizaines de mètres.

L'exploitation de la fluorite a débuté en 1960, la société s'étant orientée vers la production à la fois de minerai métallurgique et de minerai chimique. Une usine importante de flottation était construite avec la participation de Péchiney Saint-Gobain et d'Ugine (Société de concentration de minerais fluorés, COMIFLUOR) au lieu-dit la Bastide dans la vallée de la Têt.

L'exploitation est organisée à ciel ouvert dans une immense carrière en gradins avec les engins les plus modernes, le minerai est descendu par un câble de 1 800 m de longueur dans la vallée. L'extrémité de la partie tout à fait orientale de la formation devait être exploitée quelques temps par la Société SOLUMEX au-dessus de Vernet les Bains. La Société Denain-Anzin avait exploité pendant plusieurs années, en attendant le démarrage de l'Escaro, le gisement lenticulaire du Boulou, 25 km au sud de Perpignan.

Une grande activité allait régner sur la côte méditerranéenne où, indépendamment de la poursuite de la reconnaissance de l'avalpendage et de l'extrémité nord du faisceau de Font Sante par la Société d'Entreprise, Carrières et Mines de l'Estérel, de nouvelles affaires allaient voir le jour. C'est tout d'abord la constitution en 1953 de la Société Industrielle et Minière du Fluor (SIMFLUOR) qui se propose d'exploiter intensivement les filons fluorés inclus dans les concessions jumelles de Pic Martin et de Saint Daumas situées sur le versant septentrional du Massif des Maures. Une usine de flottation comportant un laboratoire très moderne est construite à un kilomètre de la gare des Arcs. Les concentrés produits sont surtout destinés à l'exportation (Etats-Unis) et embarqués au port de Toulon.

Un particulier, M. R.J. ANTONIOLI qui s'était assuré depuis 1956 des droits sur divers filons de fluorite situés dans les massifs des Maures et de l'Estérel met en exploitation le filon de Maurevielle (Exploitation minière R.J. ANTONIOLI) sur la commune de Mandelieu. Le gîte du Garrot (Mines du Garrot) est exploité jusqu'à expropriation par le barrage de Malpasset et la famille HERBINGER travaille le filon d'appoint des Blacquières dans le massif des Maures.

Un changement dans le régime minier allait venir apporter de profondes modifications dans la situation interne de l'industrie extractive de la fluorite laquelle est classée dans la catégorie des mines (1961). La mise en vigueur de ces nouvelles dispositions stimule les recherches qui vont concerner des sociétés minières non essentiellement vouées à cette substance.

C'est ainsi que la « Compagnie française des Minerais d'Uranium (CFMU) », filiale de Penaroya va reconnaître et mettre en exploitation le gîte fluoré du Maine au nord d'Autun sur le carreau duquel elle installe un atelier moderne d'enrichissement du minerai par milieu dense. La même société met aussi à l'étude le gisement d'Argentolle au pied du Mont Beuvray où la pré-

sence de la fluorite avait été signalée avant 1914 par le prospecteur morvandiau Hippolyte MARLOT.

Dans le Limousin, c'est la découverte au cours de recherches pour l'uranium à 70 km au nord de Limoges du nouveau gîte de la Charbonnière (Haute-Vienne) par la « Compagnie Minière et Métallurgique de l'Indochine (CMMI) » devenue Dong-Trieu, Société Française Immobilière et Minière.

Dans le Tarn, UGINE, devenu UGINE-Kulhmann, développe la très importante structure filonienne de Montroc dont l'exploitation débute en 1971 dans une grande carrière à ciel ouvert. Une usine de flottation est construite sur le carreau de la mine en même temps que la société ferme son usine de flottation de Pierre-Bénite dans le Rhône.

En Auvergne, le filon de Chavanic-Lafayette (Haute-Loire), précédemment travaillé artisanalement par la famille DELABRE-BERANGER est acquis par Péchiney pour prendre la relève du gisement classique de Langeac dont l'épuisement est proche. La Société augmente sensiblement la capacité de son usine de flottation de Langeac.

Dans le Puy-de-Dôme, le filon du Beix qui avait été acheté en 1958 par UGINE est très diminué à 250 m de la surface. Dans les Pyrénées, Denain-Anzin devenu Anzin-Minéraux augmente sa capacité de production en renouvelant son parc de matériel pour la découverte du gisement. Sur le littoral méditerranéen, la SECME procède à la mise en route intensive de Font Sante avec construction d'une usine de flottation de grande capacité.

Dans les Vosges, M. B. CHOMSKI (Mines du Haut du Them) met pour la première fois dans le massif un filon de fluorite en exploitation à 10 km au sud de Remiremont (chantier de Maxonchamp). Ailleurs, des affaires disparaissent (le Kaymar, Foisches). Il convient de terminer cette longue énumération par la mise en évidence dans le Morvan septentrional d'un type nouveau et très particulier de gisement qui va ouvrir de très intéressantes perspectives pour l'avenir du fluor français en constituant la plus importante découverte du siècle.

La présence de la fluorite associée à la barytine et accessoirement de plomb était connue depuis longtemps dans les niveaux de base silicifiés des assises sédimentaires du Morvan. Ces minerais recèlent fréquemment des concentrations sporadiques de plomb qui ont donné lieu au XVI^e siècle à quelques exploitations dont la plus célèbre fut celle de Chitry les Mines à une trentaine de kilomètres au sud d'Avallon.

Quelques tentatives d'exploitation de la fluorite avaient eu lieu dans les années 1930 dans le secteur de Pierre-Perthuis et surtout de Marigny (Nièvre), mais une optique trop exclusivement filonienne jointe au marasme économique de l'époque avait fait abandonner les travaux. La première tentative d'exploitation de la fluorite devait être entreprise en 1961, sur le gîte de Marigny par M. Marcel BRINGER, à l'instigation de son cousin Edgar JAMMES qui prévoyait l'existence de grandes ressources de fluorite dans tout le secteur. Très féru des anciens auteurs, il avait été frappé par le jugement de CAILLAUX, Ingénieur Civil des Mines (1875) qui considérait avec une rare clairvoyance « les anciennes mines de Chitry comme appartenant à une formation métallifère d'une grande étendue digne d'attention ».

Le problème des minéralisations du « silicifié » fut donc repris en 1962 avec les moyens appropriés par Péchiney-Saint-Gobain qui, en liaison avec Denain-Anzin parvint à mettre en évidence l'existence de plusieurs gisements

de grande étendue, en transformant en gisements économiques les occurrences considérées seulement auparavant comme des curiosités minéralogiques. Ce nouvel apport de très substantielles réserves pourrait assurer la relève de gîtes filoniens arrivant à épuisement.

L'ÉPOQUE ACTUELLE

On arrive à l'époque actuelle qui sera celle de l'épuisement progressif des gîtes traditionnels du Massif Central. Voltennes sera le premier en 1972, puis le Beix en 1977 et le groupe de Langeac après une longue période d'exploitation. Les mines récentes de Saône-et-Loire (Maine, Argentolle) seront épuisées en une vingtaine d'années, Font Sante dans le Var en 1985 et l'Escaro enfin le gîte le plus important, après une production record de plus de 2 millions de tonnes ayant nécessité l'enlèvement de 50 millions de tonnes de sérile.

Dans les mêmes années, on verra l'abandon pour des raisons diverses de plusieurs affaires du Massif Central, non épuisées (Saint Laurent les Bains, La Charbonnière, le Kaymar et les exploitations de Paris-Outreau dans le secteur de Chaillac), ailleurs Maurevielle dans les Alpes-Maritimes et les mines de SIMFLUOR dans le Var.

Du fait de ces abandons successifs, la production française n'est plus assurée aujourd'hui que par les mines du secteur albigeois (Le Burc, Montroc, Le Moulinal) et par le Rossignol (Indre). Cette production qui atteignait 300 000 tonnes dans les années 70 est tombée à 200 000 tonnes. Quelles en sont les causes ? Elles sont multiples, et en tout premier lieu la nouvelle conjoncture mondiale consécutive aux chocs pétroliers des années 70. La production mondiale de fluorite qui doublait tous les dix ans va connaître une période de demi-stagnation et même un certain recul après son chiffre record de 5 500 000 tonnes atteint en 1989.

Le chapitre des exportations françaises appelle quelques remarques. La France qui a toujours bénéficié d'une position très équilibrée en matière de fluor avec une production dépassant largement ses besoins, en laissant un large surplus disponible pour l'exportation. Déjà en 1939, la France était avec l'Allemagne le principal fournisseur des Etats-Unis. Dans les années 60, elle est devenue un exportateur très significatif sur le marché ouest-européen avec un record de 150 000 tonnes en 1971 dont 105 000 tonnes pour la seule République fédérale allemande. Depuis le début, les exportations françaises ont dû totaliser 2 millions de tonnes soit 20 % de la production durant la même période.

LE FUTUR

En 1995, va se profiler à l'horizon la fin de la fluorite filonienne dans notre pays. La mine de l'Escaro sera définitivement fermée et les ultimes réserves (Tarn, Chaillac) jugées suffisantes pour maintenir leur capacité de production jusqu'au delà de l'an 2 000.

Les réserves des gîtes fermés mais non épuisés (La Charbonnière, Saint Laurent les Bains) ou maintenus en réserve (Savoie) ne représentent qu'un petit million de tonnes, les Vosges ne constituant qu'un insignifiant appoint (5 000 tonnes annuelles).

On pensait donc admettre que les réserves non encore entamées du Morvan septentrional qui se montent à 17 millions de tonnes exploitables à ciel ouvert seraient aptes à prendre la relève des gîtes du Massif Central, encore que les perspectives de la mise en valeur du gîte le mieux connu, celui de Pierre-Perthuis (3 millions de tonnes) situé dans le Parc naturel du Morvan, à proximité de la Basilique de Vézelay avait soulevé de violentes contraintes d'environnement.

Or, un événement imprévisible de la plus grande portée économique, la montée en flèche des exportations chinoises allait venir bouleverser la structure de l'approvisionnement mondial en fluorite. En inondant le marché de produits de qualité proposés à très bas prix, la Chine a provoqué un effondrement des cours.

Côté français, dans l'immédiat l'unité de production des Pyrénées (Escaro) ne sera pas remplacée, ce qui entraînera vraisemblablement l'arrêt des unités de production de produits fluorés de Salindres dans le Gard, alimentées jusqu'alors par la fluorite de l'Escaro. Il ne devrait ensuite rester en France que l'usine de Pierre-Bénite qui fabrique des substituts de C.F.C. avec une consommation annuelle de 60 000 tonnes de spath acide plus les petits clients (moins de 20 000 tonnes) les réserves du Tarn étant largement suffisantes pour faire face à une consommation de 80 000 tonnes de concentrés pendant plus de dix ans. En ce qui concerne le spath métallurgique, la mine de Chaillac conserve un potentiel certain exportable, la consommation de la fluorite en métallurgie étant tombée à moins de 10 000 tonnes dans notre pays.

CONCLUSION

En fonction de la poussée chinoise, il est fort difficile de prévoir l'évolution de la production de fluorite dans notre pays dans les toutes premières années à venir. Déjà en 1991, les producteurs français ont cédé une part de leur marché à l'importation, leurs ventes totales en France ayant régressé de 15 %, passant de 160 000 tonnes en 1990 à 136 000 tonnes en 1991. Les importations passent en même temps de 18 000 à 28 000 tonnes (Chine 19 000 tonnes), les exportations ayant chuté de 40 000 à 32 000 tonnes. En cas de persistance du dumping chinois, il n'est même pas évident que les unités de production de notre pays puissent économiquement survivre.